

Bernard Charbonneau « l'Etat »

Extraits

"Dans le régime parlementaire le peuple n'exerce pas le pouvoir. Il ne fait plus de lois, il ne gouverne plus, il ne juge plus. Mais il dépose un bulletin dans l'urne, sorte d'opération magique par laquelle il s'assure d'une liberté qui n'est plus dans ses actes quotidiens. C'est sous la forme de la démission que se manifeste la vie politique : démission du peuple entre les mains de ses représentants, démission de la majorité parlementaire entre les mains de son gouvernement, démission du gouvernement devant la nécessité politique incarnée par les grands commis de l'administration. En régime parlementaire, l'abdication de la volonté populaire se fait en détail et pour un temps limité entre les mains de quelques-unes. Dans le régime totalitaire, elle se fait d'un seul coup entre les mains d'un seul. [...] Ce qu'il y a de grave ce n'est pas l'acte de céder à l'État qui est inévitable, mais de tout lui abandonner en appelant cette aliénation Liberté."

[...]

"Parce que le mécontentement du peuple n'est pas assez exigeant pour aller jusqu'au fond des choses, jusqu'à la volonté de ressaisir les pouvoirs qu'il avait aliénés, chaque élection ramène la même espérance : celle d'un gouvernement qui servirait enfin ceux qui l'ont désigné."

"La terrible erreur de la plupart des révolutionnaires, c'est d'avoir considéré la liberté comme une chose qui peut être fixée et donnée, d'avoir aliéné, en l'objectivant dans une forme politique, ce qui ne pouvait être que vécu par eux-mêmes. À leur tour ils ont perdu la vérité parce qu'ils l'ont placée dans l'État. À quoi bon défendre la liberté si la police la protège ? Il n'y a pas d'État libéral, mais des hommes libres. La liberté n'est pas donnée, elle se prend."

"L'État c'est la Machine, ou plutôt l'État et la Machine ne sont que deux aspects d'un même devenir. Dans leur tâche unificatrice l'Industrie et l'État convergent vers un même but. Aujourd'hui, ils sont sur le point de se confondre. Dans la guerre moderne, la puissance de feu c'est la puissance industrielle. La concentration économique entraînée par le développement du machinisme impose, tôt ou tard, la centralisation politique. Le règne du grand capital ne fait que précéder celui de l'État. Parce que la même raison profonde meut leur progrès : une volonté de puissance matérielle. La machine c'est la puissance. Dictateur ou patron, c'est le puissant qu'elle sert. Réalisme, division du travail, construction rationnelle, l'organisation industrielle devient l'idéal de l'État moderne. Par nature mécanique, l'État se mécanise de plus en plus. Si la machine est une organisation concrète, l'État est une machine. Lorsqu'il est bien monté, il en a l'efficacité dans l'automatisme inhumain. Mais ce qu'il tend à mécaniser n'est pas tel processus de l'activité économique, c'est la vie sociale dans son ensemble, et la matière sur laquelle il agit c'est l'Homme. Aujourd'hui, l'État prétend diriger la Machine, mais il la sert dans l'explosion absurde de sa puissance, car il n'est lui-même que rouages. Au service de l'Humanité, il n'y aura d'économie vraiment dirigée que si l'homme dirige l'État."

"Le progrès le plus important accompli par l'État au XIXe siècle, le plus lourd de conséquences pour l'avenir, c'est sa main mise sur l'enseignement. Jusque-là, dans la société occidentale l'enseignement était laissé à l'initiative des individus ou des groupes. Le roi protégeait ou surveillait, mais même quand il fondait le collège de France, il ne lui venait pas à l'idée d'instruire. Aujourd'hui, de cette indépendance de la fonction enseignante, à peu près rien ne reste en France, sauf quelques privilèges désuets dans la discipline intérieure des facultés, par exemple le droit pour les doyens de refuser l'entrée des bâtiments universitaires à la police."

[...]

"Peut-on dire, au vu de ses résultats, que l'extension de l'instruction publique ait réellement aidé l'homme à devenir meilleur ? S'est-elle préoccupée de forger son caractère et sa volonté ? A-t-elle éveillé en lui un sens plus vif des fondements de son existence ? En lui apprenant à lire et à écrire, lui a-t-elle appris à penser par lui-même ? Ces questions sont stupides et ne comportent pas de réponse, car elles n'ont même pas été posées. Pour le XIXe siècle, il était bien évident que le progrès humain devait nécessairement aller de pair avec celui de l'instruction et des connaissances. Et il a ainsi préparé un nouveau type d'analphabète, la brute au cerveau bourré de mots, bloqué par l'imprimé. Le lecteur du journal, l'intoxiqué de la propagande."

[...]

"L'État n'a bâti l'énorme appareil de l'instruction publique, que parce l'instruction lui était une condition nécessaire, au même titre que les chemins de fer : dans la rapidité et la continuité de son développement, elle porte la marque de l'inévitable. Pour l'armée, il fallait des soldats capables d'utiliser les machines et de lire les ordres, pour l'activité économique une masse chaque jour plus nombreuse d'ouvriers qualifiés et de techniciens, et un peuple de lecteurs pour la propagande. C'est grâce à l'instruction généralisée qu'a pu se constituer une civilisation de l'imprimé : celle du code, du bureau, du journal, où la formule écrite se substitue, de plus en plus pour l'homme, à l'expérience de la réalité."

[...]

"Par la création de l'instruction publique, l'État libéral avait accompli un pas décisif dans la voie qui mène à la possession intérieure de l'homme par la puissance politique."

[...]

"Si la littérature est particulièrement libre, c'est parce qu'elle est dépourvue d'audience sociale. La presse, plus influente sur les masses, est déjà plus dépendante. Elle sert la classe bourgeoise, qui soutient l'État bourgeois."

[...]

"L'impérialisme économique de la bourgeoisie exalte l'impérialisme politique : la nation et la guerre qui finiront par la détruire. Ainsi que l'État-Nation, le trust tend à l'autarcie, il cherche à s'emparer des sources de matière première et des débouchés qui lui permettraient de former un tout. Comme la puissance politique, la puissance économique tend à abattre, par la violence, les murailles qu'éleva sa volonté de dominer le monde. Comme l'internationalisme des grands états, celui des trusts n'existe qu'à partir d'une base nationale : la France de Schneider, l'Allemagne de IG Farben, l'Amérique de Rockefeller. Le trust ? Le nom moderne de l'empire."

[...]

"En réalité, seul l'État peut prolonger la domination d'une classe, désormais incapable de l'assurer par son activité économique. Une compagnie de navigation est-elle incapable de trouver du fret ? Une industrie routinière est-elle impuissante à lutter contre la concurrence ? Le gouvernement qui la sert se charge d'obtenir les subventions ou de s'emparer des marchés, qui lui permettront de durer. Partout où il y a sclérose, classe décadente qui se cramponne au pouvoir, il y a l'État dont les contraintes cherchent à perpétuer ce que la nature condamne."

"Le peuple est libre d'instinct. [...] Il est contre l'État, parce que la puissance politique pèsera toujours sur les pauvres pour maintenir l'état de fait. Parce qu'au bas de l'échelle sociale, ce sera toujours eux qu'écraseront les glorieux monuments qu'aiment à dresser les princes. Le prolétaire est libre dans la mesure où la pauvreté le libère de toute complicité avec les puissances du temps. Dans l'oubli de la misère, il sut définir une table des valeurs et créer les formes d'une solidarité."

[...]

"En prenant l'habitude d'attendre le salut d'une intervention politique, le mouvement ouvrier a tout perdu à la fois; parce qu'il a abdiqué l'initiative, aliéné l'essentiel : sa capacité à penser et à agir par lui-même. Le Pain ? La Justice ? Il l'attend comme l'attendaient autrefois les sujets du Roi : du bon vouloir du Prince."

"Être... libre. Celui qui lance l'appel contre l'État doit savoir toute la gravité de cet appel. Car il n'apporte pas, comme les zéloteurs de l'État, le système ou la discipline qui dispense d'être. Il n'apporte que le choix dans la solitude et l'angoisse. Et son appel n'est pas si différent de celui des prophètes : réfléchis et par toi-même découvre et vis des valeurs personnelles. Ce n'est que là où commencent l'individu et le groupe vivant, que recule l'État. La liberté du peuple naît quand l'homme va vers l'homme, pour nouer de justes liens. Quand à perte de vue les flancs des vallées sont semés de richesses, de couleurs et de champs, de contes et de maisons inépuisables."

"Il n'y a pas d'État démocratique, mais face à cet État, une démocratie. Des individus fiers de l'être, spontanément portés à s'assembler, des sociétés tenaces dans leur désir d'exister. Une démocratie qui insisterait sur l'être : sur l'homme et le groupe à hauteur d'homme, plus que sur la nation, sur la conscience et la responsabilité, plus que sur l'obéissance à la loi. Des hommes qui porteraient au centre d'eux-mêmes le pouvoir, auxquels il ne serait pas plus naturel de se l'ôter, que de s'ouvrir la poitrine pour s'arracher le cœur. Un tel régime se donnerait pour but, moins un droit électoral qui accorde à tous la même possibilité d'abdiquer, que pour chacun la possibilité d'être soi-même. Non l'automate, dont la propagande déclenche les réflexes, mais des pouvoirs réels fondés sur une conscience et des capacités réelles."

"Quand nous nous préparons à souper en famille, la Nation vient nous chercher pour nous mener à la bataille. Et quand nous sommes allongés à côté de notre femme, indiscrètement, elle intervient pour nous dire : « C'est bien fait ton devoir pour la patrie. » Elle nous ôte le pain de la bouche pour constituer ses stocks de guerre, et surtout, elle nous refuse le temps. Ce lac d'immobilité où il s'étale, nous laissant seuls, visages entre les mains, dans l'attente d'une réponse. Frénétique, elle nous hurle sans arrêt des noms et des dates dans les oreilles. Sans arrêt, elle cravache un siècle qui croule comme une offensive. De régime en discours, de victoire en retraite, elle nous chasse forcenée.

[...]

"Notre abandon n'est plus désormais qu'une attente, sur laquelle plane toujours la menace du commandement. Délivre-nous des frontières et des recensements, de l'ennemi et de l'allié. Délivre-nous des drapeaux et des hymnes, ils mentent à celui qui ne sait plus voir la splendeur de la nuit ni entendre le chant du silence. Délivrenous des traités ! Rends-nous la paix ! Rends-nous à nous-mêmes."

[...]

"Il est difficile de parler de parti, comme de tout ce qui est entré dans les mœurs. De même que nous confondons la société et l'État, à chaque instant nous étendons ce terme de parti à toutes les manifestations de la pensée collective."

"Jusqu'en 1848, il n'y a pas de parti au sens actuel du mot. Ce que l'on désigne alors sous le terme de « parti » républicain, n'est qu'une tendance de l'opinion où se réunissaient spontanément toutes sortes d'individus et de groupes. Si tout naturellement des chefs se trouvent portés à la tête de ce « parti », aucun ne le dirige, aucun mot d'ordre formel ne s'impose. Rien d'autres ne réunit ses membres que la constatation de leur accord, et, comme les députés de la Constituante, c'est librement que ses représentants parlent et votent selon un choix, qu'ils peuvent à chaque instant mettre en question."

[...]

"Nés du parlement, les partis y prirent de plus en plus d'importance. [...]"

Progressivement, la république parlementaire cède la place à la république des partis. Maîtres de l'élection, maîtres de la chambre des députés, maîtres du gouvernement. En dehors d'eux, il n'y eut plus de carrière politique possible. Et cette oligarchie, comme toutes les oligarchies, cherche à perpétuer ses privilèges. C'est ainsi qu'au lendemain de la libération de la France, les trois grands partis, SFIO, MRP, PC, se sont mis d'accord pour voter une loi électorale qui renforçait leurs avantages. Le système parlementaire se vide alors de tout ce qu'il prétend sa raison d'être : l'expression des mouvements spontanés de l'opinion, le contrôle du gouvernement. Entre le Pouvoir et le peuple, le parti interpose son organisation et sa propagande. Dans un monde en plein changement, il n'y a plus d'hommes nouveaux, il n'y a plus d'idées nouvelles. En étouffant les forces de renouvellement qui peuvent naître dans les profondeurs de l'opinion, l'appareil écrasant du parti immobilise la vie politique."

"Qu'un succès électoral identifie parti et Chambres des députés, alors le Parlement n'est plus que le reflet de la dictature."

[...]

"Plus la discipline de parti devient stricte, plus l'instrument parlementaire se transforme en une vaine structure. Et le jour où le parti totalitaire y pénètre en nombre, il la rend complètement absurde. Celui-ci joue le jeu de la pire des façons : sans y croire, achevant ainsi de lui donner son caractère formel. Déjà la discussion n'avait plus de sens, parce qu'elle ne déterminait plus le vote, à partir de ce moment-là, elle n'a même pas lieu. Le parti totalitaire au parlement, par exemple le parti hitlérien au Reichstag de 1933, est comme un acteur qui jouerait dans une pièce pour lui tout seul."

[...]

"Pour le parti, comme pour le Prince, l'action n'est plus qu'une technique neutre, aussi indifférente au bien et au mal que la physique. Mais du coup, la politique devient sans objet. Parce que rien ne la domine, elle se perd dans les nuées. Parce que rien ne l'oriente, elle se perd dans son adaptation aux choses."

[...]

"La guerre des deux grands partis précède le triomphe du parti unique. Le Pour, le Contre."

"Dans leur violence vide les luttes politiques ne sont plus que les spasmes tétaniques d'une société intoxiquée par ses contradictions internes. Désormais la Droite et la Gauche forment un tout que nous ne pouvons plus qu'accepter ou rejeter en bloc. Là est notre chance, car si le risque d'être possédé par le mensonge politique est maintenant total, totale est notre possibilité de nous en libérer. Le jour est enfin venu pour nous de rejeter à la fois la Droite et la Gauche."

[...]

"Dans l'Europe de 1914, on voyageait sans passeport, dans celle de 1939 : seul le soldat pénètre en pays étranger. Sur le col où fraternisaient les hommes des vallées sont montés les arpenteurs qui ont fixé les bornes. Puis sont venus les douaniers et les soldats. Au fond des gorges et sur les cols ils ont bâti des postes."

[...]

"Il n'y a pas de pays au sens national de ce mot. Il n'y a pas de territoires prédestinés, mais simplement le champ d'expansion d'un État, qui se rétrécit ou se distend avec ses forces."

[...]

"Depuis toujours il y a des cultures et depuis deux cents ans, il y a des nations."

[...]

"La Nation c'est l'État. L'État monarchique a préexisté de longs siècles au sentiment national français. Si la nation française est la plus vraie et la plus stable, c'est parce qu'elle est née dans le cadre de l'État le plus ancien et le plus stable. Comment se

constitue la Nation ? Rarement par le peuple, le plus souvent par le Prince. L'unité allemande et l'unité italienne se sont ébauchées dans deux États germes : la Prusse et le Piémont."

[...]

"Pourquoi cette explosion des nationalismes au XIXe siècle ? Parce qu'en détruisant tous les anciens liens, l'État est devenu le seul lien. L'État enlève aux sociétés la plupart des fonctions dont dépend la vie des hommes. Désormais c'est lui qui instruit, protège, nourrit."

[...]

"Dans tous les pays, et pas seulement en Allemagne, le nationalisme réalise en lui la complicité d'une culture romantique et d'une entreprise de rationalisation. Les rouages de la bureaucratie, la mécanisation impitoyable de la discipline militaire doivent se compléter du romantisme de l'Histoire et du drapeau. Un foisonnement d'hymnes et de symboles doit cacher la carcasse glacée de l'appareil. La religion nationale a donné la chaleur de la vie au monstre froid. Par elle, l'homme au lieu d'être dominé par l'État, est absorbé en lui. D'extérieure l'abstraction étatique lui devient intérieure."

[...]

"La Nation n'existe qu'en s'opposant aux autres nations. La forme des pays voisins lui donne sa forme. La Nation c'est la guerre. Sa force ne se manifeste pas dans l'épanouissement d'une époque de paix, mais dans la crise extrême d'un conflit armé. Le sentiment national vit des périls qui tendent à détruire son objet. L'État moderne a besoin de menaces pour pouvoir se renforcer. Il les cherche partout et sa presse ne fait que les dénoncer aux citoyens."

[...]

"En 1792, la guerre nationale a achevé de fixer le sentiment national français, et par contrecoup elle a engendré les autres nationalismes européens. Le nationalisme allemand n'est pas né dans un peuple, qui continuait à vivre l'originalité de ses coutumes, il s'est éveillé chez une minorité d'intellectuels et de politiques des classes dirigeantes."

[...]

"Sur le modèle de la France, l'Allemagne tendit à se constituer en État-nation. C'est pour cela que le nationalisme allemand se manifesta avec tant de violence contre les Français. Rien ne le distinguait du nationalisme français, sinon la guerre. Partout où s'établit la force, elle éveille chez le vaincu un complexe d'infériorité, dont il ne peut se libérer que par l'usage de la force. En s'emparant du monde, l'Europe a déchaîné partout la volonté de puissance."

[...]

"La conquête coloniale a fait naître le sentiment national dans des populations, qui lui étaient absolument étrangères, et qui ne voient plus maintenant qu'un moyen de se libérer de l'Occident : singer ses plus grandes faiblesses."

[...]

"Les grands États finissent par estimer la suppression des petites nations aussi légitime que la destruction de l'autonomie provinciale par les rois de France. L'annexion c'est le progrès. Aujourd'hui, il n'y a plus de minorités, mais seulement des fauteurs de troubles."

[...]

"Pour être sûr, la Nation a besoin d'une industrie puissante. Mais pour alimenter cette industrie, il lui faut conquérir matières premières et débouchés."

[...]

"L'individu appartient à l'État, corps et biens : tel est le contrat du monde actuel. Le « citoyen » moderne n'est pas l'homme qui fait l'État, mais l'individu qui n'existe que

par rapport à lui. Rien ne lui appartient, ni son toit, ni son pain, ni sa vie. Son sort est à la merci d'un coup de tampon d'un bureaucrate. Cet homme théoriquement libre est soumis pendant les années décisives de sa jeunesse à des contraintes telles, qu'elles n'étaient connues que des esclaves ou des bagnards."

[...]

"L'industrie c'est la guerre : la fumée et le feu, la fonte et l'acier, hérissé de fer, le brumeux labyrinthe où siffle et serpente l'étréscillant grincement des rails."

[...]

"[...]

"La perte de quelques milliers de soldats ne suffit plus à épuiser la nation moderne. Engagée tout entière, la collectivité trouve dans son sein des millions d'hommes et des milliards, pour alimenter la fournaise. Chaque défaite lève de nouvelles troupes, élève un nouveau front. Il ne s'agit plus de vaincre un roi, mais d'anéantir un peuple, ses villes et ses forêts. [...] Il ne s'agit plus de lancer un projectile sur un but, mais de verser le tonnage maximum, pour broyer le maximum de chair et de béton."

[...]

"La guerre moderne n'est pas seulement la guerre, elle est aussi un ordre social. La nécessité d'utiliser des masses considérables pour réaliser d'urgence le maximum de puissance, crée dans l'armée moderne, une société de type nouveau, société massive et organisée qui n'obéit qu'à des fins pratiques. Que le système militaire s'étende à la vie civile, et la société totalitaire est née."

[...]

"La guerre impose la dictature. Quand elle ne mobilisait qu'une armée, la dictature se limitait à celle du général sur ses soldats. Mais dans les guerres qui mobilisent les civils, la dictature militaire s'étend à la société civile."

[...]

"Les possibilités actuelles du machinisme sont telles qu'elles dépassent déjà les besoins normaux de l'homme. Plus qu'une révolution économique fondée sur la satisfaction des besoins, la guerre permet au machinisme de s'employer jusqu'au bout, en se fondant sur l'économie du gaspillage."

"Une haine lucide du XIXe siècle avait mené Dostoïewsky à prédire que la devise de l'avenir serait : « tout est permis ». Mais le conservateur et le nationaliste ne pouvaient prévoir que tout serait permis... à l'État, et non à l'individu. Car aujourd'hui c'est par la discipline absolue que le nihilisme conduit au chaos."

[...]

"Pendant l'occupation, le monstrueux c'est l'hitlérisme, mais aussi une civilisation où des médecins, des cheminots, des professeurs en arrivent à exécuter leur tâche professionnelle, sans s'interroger sur elle. Parce que telle est l'habitude, parce qu'on ne doit pas se poser le problème du mal à propos des choses qui vous touchent de très près. Parce que la seule obligation concevable, pour les plus dévoués à leur prochain, c'est de bien faire son boulot. Voilà qui est infiniment plus terrible que le viol ou l'incendie, c'est l'existence d'organisations dont les membres sont de purs fonctionnaires, des instruments qui servent n'importe qui pour n'importe quoi. Car si les États modernes veulent tout, c'est grâce à une telle mécanique qu'ils peuvent tout."

[...]

"L'homme a peur de la souffrance et de la mort, mais il a presque aussi peur de la conscience de sa servitude. Le maître doit exercer sur l'esclave une pression suffisante pour le forcer à céder, mais assez détournée pour lui permettre de transformer sa capitulation en victoire de son libre arbitre. L'esclave s'attachera d'autant plus à cette illusion qu'il n'ignorera pas au fond qu'elle masque les misères de sa lâcheté."

[...]

"Conséquence du désordre économique du régime capitaliste, la guerre lui apporte sa conclusion. Autant que les destructions, le perfectionnement de l'outillage fait exploser les cadres de l'économie de profit. Si les gouvernements décident d'utiliser à plein l'infamale machine à produire, comment l'alimenter et lui trouver des débouchés ? Mobilisé comme soldat au service de la guerre, l'individu le sera-t-il comme consommateur au service de la production ?

[...]

"[...]

"La civilisation libérale réalise le fondement social de tout régime totalitaire : la masse prolétarisée. L'ère libérale glorifie l'individu, mais l'individu moderne n'est seul que dans l'isolement, partout ailleurs, au régiment, à l'usine et dans la ville, il est pris dans la masse comme une goutte d'eau dans la mer. [...] La société libérale a reconnu aux individus leur droit au vote, mais n'a pas reconnu leur droit à l'existence. Par le capitalisme elle a dépossédé la plupart des hommes de la propriété de leurs outils. Par la guerre, elle les a dépossédés de leurs corps, par la presse et la propagande de leur esprit même. [...] L'impuissance individuelle mène au culte de la puissance collective. Quand l'individu se tourne vers lui-même, il ne trouve qu'incertitude, vide et débilité. Mais, quand il considère le monde qui le domine, il voit triompher la force. Tout le dissuade de chercher l'autorité autant que le pouvoir en lui-même, pour se tourner vers la puissance collective."

[...]

"Les facilités de la loi font oublier que, quelle que soit son origine, elle est en contradiction avec la liberté, car son principe est l'obligation. Ce qu'elle définit, il est désormais interdit à l'homme de l'inventer. Ce qu'elle ordonne, il lui est interdit de le choisir. Peu à peu l'individu perd le sens de l'initiative et prend l'habitude d'attendre l'impulsion de la loi."

"L'histoire actuelle n'est qu'un irrésistible processus d'aliénation, où l'individu moderne transfère sa pensée et son action à l'État. À la fin, seuls existent les Sports, les Beaux-Arts, la Propagande. L'être humain n'est plus qu'une survivance encombrante dans l'énorme appareil, dont il fut le prétexte. L'État totalitaire n'est pas autre chose qu'une concrétisation de la domination totale de l'homme."

"À mi-chemin des servitudes de la misère et de celles de la richesse, la classe moyenne comprend les meilleurs individus. Mais c'est aussi la pire des catégories sociales. Elle a perdu l'innocence intellectuelle du peuple, sans acquérir les vertus de l'intelligence. Sa réflexion est encombrée par un fatras d'idées grossières. Sa sensibilité est pervertie par le divertissement anarchique de la presse et du cinéma. C'est la masse la plus confuse, la plus prompte à s'exalter aux appels d'un lyrisme vide. [...] Surgit d'elle, Hitler cristallisa sa révolte, dans la haine du Juif et la peur du communiste."

[...]

"Ainsi la course furieuse, qui pousse en avant le nihilisme totalitaire, a pour moteur l'angoisse. Il s'agit bien d'électrifier les campagnes ! Il s'agit pour l'homme de se sauver par l'action. Peu importent les objectifs visés, ils n'ont pour fonction que de justifier l'Action. Si l'esprit ne sauve pas le monde, il le détruit. L'individu moderne ne retrouvera un usage heureux des biens terrestres que s'il cesse de donner à l'action ce caractère absolu, qui transforme en frénésie ses œuvres temporelles. Que s'il cesse de fuir la question qui le traque."

[...]

"

"Quand donc les défenseurs de vérités spirituelles apprendront-ils que le crime suprême n'est pas le cynisme, mais l'hypocrisie ? L'hypocrite n'est pas moins libre de

ses actes, et il possède les justifications qui étouffent dans l'oeuf la révolte de l'esprit. Mais une telle définition du nihilisme est redoutable. Car si la destruction des valeurs se définit par leur utilisation, bien des bourgeois, qui se croient conservateurs, pourraient se découvrir nihilistes."

" « Tout est permis ». Mais c'est parce que tout est permis à l'État que les individus doivent ignorer cette terrible vérité. L'État cherche à les enchaîner dans les liens d'une stricte morale. Soit qu'il utilise la première qui lui tombe sous la main, soit qu'il se forge une morale qu'il lui convient. Qu'importe, pourvu qu'elle soit efficace. La plus moralisante des morales, celle qui sert à maintenir l'ordre de n'importe quelle société."

[...]

"Par quel miracle la volonté de puissance des gouvernements cédera-t-elle d'elle-même le pouvoir, à des masses que rien n'aura préparé à l'exercer ? Quelle dictature se donnerait pour but l'éducation de la liberté ? La seule éducation qui la prépare, c'est son exercice. Dans ce cas, seul prépare un avenir libre, celui qui refuse la toute-puissance de l'État."

"Volonté de puissance ? Elle n'est désormais que l'effort désespéré de l'individu, pour se décharger du poids écrasant de la nécessité. Comme dans l'armée, le « chef » totalitaire se libère de la pression qu'il subit en la transmettant à ses subordonnés. Ceci du führer au simple caporal. Ils ne sont maîtres que si l'on considère la servitude, qu'ils font peser sur la base."

[...]

"Si on conserve à la Révolution le sens que lui donnaient les hommes du XIXe siècle, celui d'un brusque changement conforme aux besoins de l'esprit humain, le monde moderne se caractérise par l'échec des révolutions, qu'elles périssent par la répression ou par la trahison. Conçue de plus en plus étroitement sous l'angle de la prise de pouvoir, la Révolution se heurte aux armes perfectionnées que la technique met à la disposition des gouvernements et des classes dirigeantes. Pour gagner les masses, elle ne peut plus lutter à armes égales avec les puissances établies. Les moyens les plus efficaces sont aujourd'hui les plus coûteux. Comme le tank, la propagande est interdite au pauvre."

[...]

"Dans la société totalitaire, il n'y a plus d'êtres irréductibles, mais des choses utilisables. De sujets vivants, les individus, les groupes deviennent des objets inertes. Ils ne disposent pas plus d'une autorité que d'un pouvoir autonome. Dire que l'État les domine n'est pas assez. Ils les fabriquent. C'est en les rassemblant qu'il leur donne un sens et la capacité de se mouvoir. Dans tout ce que représente l'État, ils sont transformés en rouages. [...] La dignité de l'homme n'est plus d'être libre mais de servir. [...] Dans l'État totalitaire, il n'y a plus d'hommes. De l'épicier au philosophe, il n'y a plus que des fonctionnaires."

[...]

"Quand elle atteint une certaine importance, la légalité ne peut plus être que totalitaire. Elle doit tout définir et dans le moindre détail. Décrets et règlements se multiplient en avalanche, pour recréer un univers en épousant toutes les formes de la réalité."

[...]

"Comme il ne saurait être question pour celui qui ne réagit pas encore automatiquement d'obéir aux multiples obligations d'une légalité totalitaire, la prolifération de la loi entretient chez celui-là même, qui lui échappe encore, un complexe d'infériorité vis-à-vis de l'État. La loi qui devait donner à chaque individu

la dignité d'un souverain, cultive désormais en lui une mentalité d'esclave."

[...]

"On est frappé par la brutalité de la répression dans le régime totalitaire. Mais plus que la répression, c'est la prévision qui le caractérise. Une prévoyance infernale couvre tout l'espace et cherche à dominer le temps. S'il brise l'opposition, il la détruit de façon bien plus sûre à son origine, par l'éducation et la propagande."

[...]

[...]

"Les hommes perdant l'habitude de l'initiative dans la plupart des cas, finissent par la perdre complètement. Habitué à subir l'impulsion commode de l'État, ils réclament partout son intervention. L'État est obligé de se substituer à l'homme, là où il ne songeait pas à intervenir. Ainsi le processus d'organisation s'étend-il jusqu'au plus secret de la vie privée, jusqu'au plus élémentaire de la vie sociale, jusqu'au plus lointain des pays, jusqu'au plus profond de l'instant. Alors l'État totalitaire mérite pleinement son nom. Il n'a plus à craindre les risques d'une révolution intérieure, ou ceux d'une guerre extérieure. Comme son pouvoir, sa perfection est absolue : l'État est Dieu."

"L'abstraction bureaucratique disloque méthodiquement la nature humaine. À force de se soumettre à de petites contraintes que son jugement rejette, mais qui ne semblent pas valoir la peine d'une révolte, l'individu s'accoutume à subir l'inexplicable. Comme à la caserne, il fait le geste parce qu'il doit être fait. Il est ainsi vaincu au centre même de sa conscience. [...] L'homme qui ouvre les yeux sur cet univers artificiel, se réveille comme dans une forêt de monstres. Plus rien ne l'unit à ce qui l'entoure. Fermé sur lui-même par ce milieu qui l'enferme, il erre à travers un labyrinthe de couloirs aux perspectives en trompe l'oeil. S'il pousse une porte, elle conduit à des pièces dont les portes s'ouvrent sur des pièces toujours plus semblables."

"Quand l'État devient tout, il serait désespérant pour les individus d'accomplir cette démission totale autrement que dans les mains d'un homme. Non... le monde n'est pas l'empire d'un monstre froid, d'une machine, puisque sa plus haute expression c'est Bénéto ou Adolf. Un homme exceptionnel, mais surtout un homme comme nous. Il nous parle, prend son petit-déjeuner du matin et joue avec son chien-loup. Il n'y a plus d'État, mais un père que nous pouvons enfin aimer ou haïr. Moi le Führer je suis l'État, et moi l'État je suis le peuple."

[...]

"Ce n'est pas une des moindres contradictions de ces régimes que de reconnaître, en théorie, toutes les vertus au peuple, qu'ils traitent en mineur dans la pratique. Et moi l'État... Est-il besoin de répéter qu'il s'agit toujours du même mensonge ? Il n'y a de peuple que là où se forme un ensemble harmonieux de communautés et d'individus libres, qui s'exprime spontanément par des institutions et une culture. Or l'État totalitaire se fonde sur leur destruction."

"Le seul type de surhomme, qu'une telle civilisation puisse concevoir, c'est l'homme d'action, la réussite sociale. L'ambition est le vice de notre temps d'instabilité, comme l'avarice pouvait être celui d'un passé de stabilité. [...] Le monde de l'organisation sélectionne pour sa direction une caste d'anormaux, d'obsédés de la volonté de puissance, qui n'ont plus le temps d'être des hommes et qui l'ont toujours redouté. Voilà ceux qui sont chargés d'assurer le bonheur et le salut de l'humanité."

[...]

"Leur véritable idole est la machine, non la nature qu'ils sont prêts à violer pour lui arracher ses trésors. Parmi les machines, ils ne s'intéressent guère à celles qui servent

directement l'homme. Leur adoration se porte vers le machinisme lourd. La machine signifie pour eux, moins un service rendu à l'homme, que cette puissance divine qu'il cherchait autrefois à conquérir par la magie."

[...]

"La technique n'est qu'un moyen, mais pour celui qui confond la fin et les moyens, elle est une fin toute puissante. L'esprit de domination n'est pas nouveau, mais jusqu'à présent il ne pouvait pas se concevoir comme total, faute d'armes. Le Prince d'autrefois ne disposait que de quelques moyens grossiers de contrainte physique. S'il pouvait dominer quelques catégories d'individu par la terreur, il ne pouvait pas entraîner l'adhésion intérieure d'un peuple entier. Le tyran assez fou pour concevoir une tyrannie totale, courait à sa perte pour avoir méprisé le réel."

[...]

[...]

"Le plus vieux peuple libre d'Europe accepte de sacrifier la plus immédiate des libertés humaines : celle du choix de la nature et du lieu de travail. [...] Les hommes avaient considéré, jusqu'ici, comme une monstruosité le fait d'obliger des hommes à un travail, qui n'était pas le leur dans un lieu qu'ils n'avaient pas choisi. Ils nommaient cela déportation, ou travaux forcés."

[...]

"Économie dirigée ? Dirigée vers quoi ? Vers plus de bonheur ? Plus de justice ou plus de vérité ? Non, vers plus de puissance économique. L'État a pris le volant de la machine créée par le capitalisme libéral, mais c'est pour le bloquer dans la même direction en appuyant à fond sur l'accélérateur. Économie dirigée ? Vers le néant, vers l'abîme d'une guerre."

[...]

"L'économie dirigée s'épanouit dans la guerre. Alors, quand le ciel vibre de milliers d'avions, quand le jour disparaît dans la fumée des explosions, l'homme entrevoit que cette gigantesque entreprise n'a rien à voir avec son médiocre bonheur. Il réalise, trop tard, la contradiction de l'homme et de l'État."

[...]

"Un système d'allocations et d'assurances, de sécurité sociale garantit un minimum vital à la famille de l'ouvrier. La sécurité est le seul bien que le régime totalitaire semble pouvoir apporter aux hommes. Cette sécurité qui leur est assurée d'en haut, ils la payent de toutes les initiatives, et la stabilité qu'elle leur procure est, en effet, bien proche du minimum. Elle est le contraire d'une abondance qui permettrait au plus pauvre de courir des risques à la mesure de ses forces. Cette sécurité est illusoire, elle ne tranquillise l'individu que pour mieux l'anéantir dans la catastrophe collective."

"L'éducation traditionnelle pouvait comporter les pires défauts, elle laissait cependant une chance parce qu'elle était ouverte. Fini le travail, commençait le loisir. Fermée la porte de la classe, commençait la rue, les camarades et la famille. Finies les études, commençait l'âge adulte. L'enseignement s'arrêtait à la crise décisive de l'adolescence, et la société laissait le jeune homme se former lui-même à travers le désordre et les risques de la liberté. Tandis que dans le monde actuel, les individus sont d'éternels mineurs qui, jusqu'à leur dernier jour, ne cesseront d'être enseignés. L'éducation totalitaire déborde l'école, ou plutôt son école s'étend à toute la vie. De l'enfance à l'âge adulte, du travail au loisir, elle ne lâche l'homme qu'à un âge où il est suffisamment sclérosé pour être imperméable à toute expérience personnelle. L'adolescent ne peut plus réagir contre la tutelle éducative : quand l'école le laisse, la propagande le saisit. Sa révolte ne trouve plus rien sur quoi s'appuyer. Partout, en classe, au cinéma et dans les conversations de ses proches, il retrouve les mêmes concepts et les mêmes images."

[...]

[...]

"Cette mythologie de la jeunesse cache un terrible mensonge, car elle naît d'une évolution que l'État totalitaire achève de précipiter. Si notre monde est obsédé par la jeunesse, c'est parce qu'il l'exclut de la société des adultes. Quand Condé et Hoche étaient généraux à vingt ans, il n'y avait pas de ministère de la Jeunesse. Il n'y avait pas de jeunes, il n'y avait que des hommes. Notre civilisation technique en prolongeant la formation des cadres jusqu'aux abords de la trentaine et l'automatisme de notre hiérarchie, en réservant les postes de direction aux quinquagénaires, refoulent à la fois l'instinct sexuel et la volonté de puissance, non pas de la jeunesse, mais de l'homme à l'apogée de sa virilité. [...] Il n'y a rien de tel qu'un régime autoritaire pour maintenir les mêmes individus en place jusqu'à leur mort."

[...]

"Une culture populaire suppose un peuple, c'est-à-dire une collectivité vivant de sa vie propre : des pays, des métiers, des familles, des hommes, libres. Entre autre chose, elle suppose que la société échappe à l'État. Qu'un jour la vie reprenne un sens, et sans intervention d'un ministre de la culture, il n'y aura pas d'outil, pas de geste, qui ne porte la marque d'un style. Il n'y a pas de culture, il n'y a pas de beauté, la splendeur de l'art est comme celle de la nature."

"Sa force, comme celle de la publicité, à laquelle elle emprunte ses procédés, est dans sa puissance de choc. Son arme favorite est le slogan, plus que le slogan : l'image et plus que tout la musique, qui lui permet grâce à la musique enregistrée de donner un contenu affectif aux proclamations les plus vides. La radio apporte aujourd'hui le son et la présence, la télévision, la forme et le mouvement. Pour peu que d'autres machines apportent l'odeur et le relief, en quoi un individu non prévenu pourra-t-il distinguer la fiction de la réalité ? Mais n'oublions pas que le monopole de l'expression permet d'imposer cet autre fait : le silence sur ce que l'on souhaite."

[...]

[...]

"Le mythe de l'Ennemi permet à l'homme d'aliéner la dureté et l'énergie qu'il devrait déployer contre lui-même. Faire la guerre, lui tient lieu de résoudre ses conflits intérieurs. L'État doit anéantir ses ennemis, mais sans ennemi, il est sans fondement. L'État fort a besoin d'une menace pour se renforcer, d'un adversaire extérieur pour justifier la mobilisation. L'idéal serait une menace théoriquement terrible, mais réellement inexistante."

"La justice pour l'Allemagne aurait consisté à punir les grands chefs, avec les exécutants les plus ignobles. Mais nous ne devons pas nous dissimuler que cette justice-là n'atteint pas la faute essentielle : l'irresponsabilité du peuple. Ce que la vraie justice exige, ce n'est pas l'exécution de quelques coupables, mais la destruction d'un système. À la faute individuelle, il y a une réponse facile : le châtement. À la faute sociale, il n'y a qu'une réponse infiniment plus difficile : la conscience du poids que le milieu fait peser sur la personne et la volonté de le transformer selon l'impératif de la conscience. C'est une révolution et non une occupation, qui aurait pu résoudre la question allemande. Celle qui aurait libéré l'homme de la machine et de l'État. Mais les vainqueurs ne pouvaient la faire sans se mettre en question eux-mêmes."

"L'esprit de système abstrait généralement une bonne raison, à partir de laquelle il reconstruit tout le reste par prolifération idéologique. Ainsi s'opposent la liberté à l'ordre, le mensonge à la vérité, la gauche à la droite. C'est en le divisant que les forces du monde désarment en nous l'esprit. C'est en rapprochant ses contraires épars que nous ferons jaillir la flamme de l'esprit. Conservateur ou révolutionnaire ? L'un et

l'autre, car deux choses permettent à l'homme de défier le temps. L'imagination et la fidélité, l'une tournée vers l'avenir et l'autre vers le passé. C'est pourquoi les esprits trop étroits pour les contenir à la fois les opposent."

"La force matérielle est la raison d'être de l'État et c'est parce que l'esprit n'arrive plus à intégrer les puissances du monde, que la fonction matérielle prolifère irrésistiblement dans le corps de l'humanité, comme un organe vigoureux envahirait un organisme débilité. L'énorme appareil du Léviathan n'est que le résidu d'une démission totale de l'esprit humain devant la force. Si celui-ci pouvait se saisir de toute la puissance, l'édifice entier tomberait aussitôt en poussière."

[...]

"La révolution contre l'État doit placer au premier plan, la formation de la personne. À la différence d'un système d'éducation qui tend de plus en plus à sélectionner les individus selon leurs aptitudes pour les adapter au mieux à leur fonction sociale, cette éducation devra chercher à former des hommes complets. Elle cherchera à leur donner un esprit et un corps, une pensée et des mains. Elle s'efforcera de développer plusieurs tendances contradictoires : dans le sens, mais aussi à contre-courant des aptitudes. Notamment chez les individus que leurs fonctions publiques pourraient conduire à perdre de vue la condition humaine. Elle essayera d'aider le corps et l'esprit à prendre leur plus grande épaisseur, en cultivant, par exemple, en même temps l'intelligence et le caractère, la sensualité et la moralité. Surtout, elle devra aider et laisser croître en l'homme le besoin d'agir sa pensée : la pratique de l'initiative spirituelle le conduisant à l'initiative dans l'action. Plaçant la solution dans l'homme et non en dehors de lui, la révolution contre l'État doit placer au premier plan les devoirs de l'individu vis-à-vis de lui-même : l'éthique et le style de vie personnel. En ceci elle ne fait que reprendre la tradition universelle. Aux antipodes des « révolutions » modernes qui n'insistent guère sur les devoirs de l'individu vis-à-vis de sa conscience, mais qui lui demandent seulement de l'abdiquer entre les mains de l'État. Elle évite ainsi l'erreur centrale qui nous a menés à l'ère des tyrannies sous le couvert du libéralisme politique."

[...]

"Pour être, et bien plus encore pour donner, l'homme doit pouvoir disposer de sa part de force. Comment permettre à chacun d'accéder au pouvoir ? Non pas en le déléguant à un Pouvoir total, mais en l'exerçant par lui-même et les autres. L'homme doit imposer sa volonté aux structures politiques et techniques, au lieu de se laisser conditionner par elles. Avec l'exercice quotidien du pouvoir l'individu fera à chaque instant l'expérience de la responsabilité. Dans des sociétés à sa mesure, il s'habitue progressivement à découvrir et à servir l'intérêt commun. Il apprendra à élargir son horizon, sans perdre de vue sa vie concrète. Au lieu de subir du haut en bas une impulsion qui ferme l'individu sur lui-même, la société vivra d'un mouvement qui partira de la base pour aller au sommet."

[...]

"[...]

"La prise du pouvoir n'est qu'une étape bien lointaine, qu'il serait désastreux de vouloir hâter. Quand l'heure arrive de l'envisager vraiment, on peut dire que la plus grande partie du chemin est déjà faite. La plupart des mouvements révolutionnaires modernes ont vu leurs fruits pourrir parce qu'ils ont voulu les cueillir verts."

[...]

"Une entreprise aussi grave qu'un renversement de l'évolution actuelle, plus particulièrement contre la politisation, ne peut commencer qu'au commencement : de la pensée à l'action, de la personne aux personnes. Elle doit chercher tout d'abord la réussite là où elle se trouve à sa portée, dans la profondeur et la clarté de la prise de conscience. [...] Toute récolte demande son temps pour mûrir. Le plus grand des efforts ne peut guère hâter cette maturation."

[...]

"La société sans État est une utopie, autant que l'homme sans péché. Elle supposerait des individus parfaitement lucides, parfaitement bons et parfaitement forts, capable de penser et d'agir à chaque instant en fonction de l'humanité."

[...]

"L'État est notre faiblesse, non notre gloire, voilà la seule vérité politique. Toute société où l'individu se dégage de la totalité primitive suppose un gouvernement, des lois et même une police, sans lesquels elle sombrerait dans un chaos plus écrasant que leurs contraintes. Mais l'organisation politique contient les germes du désordre auquel elle remédie. Au-delà d'un certain point, elle devient plus oppressive, que le trouble dont elle prétend libérer. Il est impossible de supprimer l'État, mais il est non moins nécessaire de le réduire au minimum."

[...]

"Pour limiter l'État, la condition de base est de ne plus l'identifier à la vérité, de refuser absolument d'accorder une autorité sacrée au pouvoir politique."

[...]

"La fonction de l'État ne serait plus, alors, de réaliser le maximum d'une perfection matérielle, mais d'assurer à chaque individu le minimum, à partir duquel commence la liberté. Un strict minimum qui laisserait un contenu au risque."

"Une des formes les plus pernicieuses de la politisation de la société est cette abstraction politique dans le mythe d'une personne. Il serait d'ailleurs assez facile d'y remédier par l'interdiction de la propagande."

[...]

"La peur de la liberté est aussi commune que le besoin de s'en justifier. Si seule elle peut valoriser notre conscience et nos rapports privés, nous ne faisons rien pour accomplir les devoirs qu'elle suppose pour l'assurer aux autres et à nos descendants."

[...]

"Pour provoquer en l'homme le geste libérateur, il doit suffire de lui montrer à quel point ce monde détruit sa liberté et à quel point il ne peut exister sans elle."